

Les Ogres

De Léa Fehner.

Un ami me disait en sortant de la salle, qu'il avait eu du mal à rentrer dans le film, à adhérer aux personnages. Qu'il lui avait fallu le temps du film pour s'y attacher, pour les comprendre. Le début était pour lui désagréable, ces personnages exubérants, cette caméra tourbillonnante... Mais le développement du récit a fini par le happer, et par le toucher.

Pour moi, c'est précisément cela qui fait que ce film relève du génie. Léa Fehner prend le risque de prendre le temps. Elle nous montre ses personnages frontalement, brutalement, sans gants. Cela nous percute en plein visage, le film ne nous prend pas la main, il ne nous guide pas. Ce n'est pas ce à quoi on s'attend.

Donc au début ça surprend. C'est même agaçant, tous ces gens qui crient, qui bougent, tous ces gros plans et ces images frénétiques. Mais ça plante bien le décor, ça nous met les deux pieds dedans. On reçoit tout : les rires, les larmes, les plumes, les couleurs, la nourriture, les baisers, les cris... Tout. Et c'est ainsi que tout se fonde : cette effervescence collective dessine petit à petit les personnages, leur densité, et la complexité des rapports entre eux. C'est la longueur et l'épaisseur du film, ses ruptures de rythme et ses rebondissements qui nous installent en son cœur battant. Il faut aller au bout du film, tout au bout, pour être vraiment dedans. Cette force est fulgurante, et crée des moments de grâce, des moments creux, des moments jouissifs, des moments explosifs, des moments éreintants. La vie quoi. Toute entière. Dévorée toute entière à pleines dents par ces ogres affamés, assoiffés. Ils sont finalement des êtres que l'on aime pour leurs failles autant que pour leurs forces. Le film laisse la place à chacun pour dessiner son caractère, pour faire sa place. Tous se font du mal, mais tous s'aident, et tous s'aiment.

Et ce qui est magnifique, ce n'est pas seulement la spontanéité des acteurs, ce n'est pas seulement les costumes éclatants, c'est aussi et surtout cette esthétique du mouvement, cette façon de les suivre tout le temps, tout le temps, à l'image de leur vie de voyage. Et quand la caméra s'arrête, quand elle fait une pause, c'est pour se plonger dans leurs yeux, des yeux immensément émouvants.

Le spectacle, on le voit à peine, mais pour tout dire il est plutôt dans les coulisses. Et là, on est aux premières loges. Mais ce qui est aussi très réussi, c'est que ce spectacle, on aimerait le voir ! On aimerait même partir avec eux et que ça ne s'arrête jamais... « Davai, Davai... » Toujours ils vont de l'avant, ils essuient les orages et les tempêtes, sur la route vers la joie et le printemps. La troupe est le moteur, elle relève tout le monde, elle n'abandonne personne, et lorsqu'elle manque d'en perdre un, elle finit par lui rendre sa dignité. C'est une bulle impitoyable, mais une bulle vibrante de vie, à l'image même de la bulle de savon, si fragile et si colorée.

En sachant que la réalisatrice met en scène ici sa propre famille, et s'inspire de ce qu'elle a elle-même vécu enfant, je comprends. Je comprends qu'elle parvienne aussi brillamment à nous faire ressentir l'euphorie aussi fulgurante que la mélancolie, qui ensemble font vibrer ce monde-là.

Et la plus belle des belles, c'est toujours Adèle Haenel... Je lisais récemment dans un entretien qu'elle trouvait que les critiques ne parlaient pas assez du jeu d'acteur. Et bien, chère Adèle, parlons-en ! Le vôtre est tellement juste, tellement profond, que je ne m'en remets toujours pas. Vous vous fondez dans vos personnages, non pas jusqu'à oublier que c'est vous, ça c'est impossible, vos yeux ne trompent pas, mais jusqu'à croire complètement à leurs émotions. Complètement. Mona est amoureuse de ce Déloyal, avec une telle détermination et une telle fougue, qu'on n'en doute pas. Et Mona est éclatante, tant dans le sourire que dans les larmes. Elle n'a pas de garde-fou, elle se jette toute crue dans la gueule du loup. Et ça c'est grâce à vous, Adèle, grâce à vous ! Grâce à la présence que vous imposez, à la retenue qui tranche avec le tempérament explosif, à la douceur tendre mêlée de frondeur têtue.

À l'arrière d'une voiture, un nourrisson dans les bras, vous pleurez à flot, chaque fois les larmes inondent votre visage et le déforment. Mais quelques instants plus tard, assise à l'arrière de la même voiture, le même bébé dans les bras, votre visage s'illumine et s'élargit d'un sourire de joie pleine, qui efface d'un coup tout le désarroi. À vous seule, vous incarnez l'alchimie mystérieuse entre spleen et euphorie, qui habite tout le film.

Et Marc Barbé, Déloyal justement, n'est pas en reste. Je l'adorais déjà : sa force tranquille, son sérieux, sa douceur enrobée... Il est ici magnifique, parfait en Déloyal enclin au

désespoir, qui confond plus ou moins volontairement son rôle avec la réalité. Il est insupportable, et il est adorable. Il est de ces personnages qui vivent et qui aiment intensément, mais que la vie a profondément blessés. Il est de ces personnages qu'on adore, mais qu'il est si périlleux d'aimer, tant eux-mêmes ne savent plus comment faire.

Lui aussi nous offre une belle incarnation du mélange entre joie et mélancolie, poussé à son apogée, lorsqu'après avoir bien failli abandonner la vie, il se jette sur scène comme une furie pour scander à plusieurs reprises : « Je suis heureux ! ». Ses yeux brillent, son cœur est brisé. Toujours Déloyal fuit, mais toujours Déloyal revient, le regard allumé de nouveau.

Mathilda.

« J'enfourche le crépuscule

Et tourne dans l'autre sens

Je ne suis fait pour rien, vraiment

Et le monde est en moi

Je ne transmets rien, vraiment

Et le monde me comprend. »

(Paroles extraites de la chanson *Une femme*, de Philippe Cataix, Bande Originale du film)

***Les Ogres*, un film de Léa Fehner, avec Adèle Haenel, Marc Barbé, François Fehner, Inès Fehner, Marion Bouvarel, Lola Dueñas. 2h24, France, 2016.**